

Dernière Frieze avant le Brexit

Les marchands de la foire d'art contemporain de Londres s'inquiètent du devenir de la manifestation

ARTS
LONDRES

La 16^e édition de Frieze London, la foire d'art contemporain de Londres, et la 7^e de Frieze Masters, sa sœur consacrée à un art plus classique, ont été inaugurées le 3 octobre. Cent soixante galeries pour l'une, 130 pour l'autre, et des marchands qui parlaient un peu d'art et beaucoup de la situation économique. Certes, la profession est connue pour râler souvent, mais, alors que l'art contemporain n'a jamais autant fait flamber les ventes publiques, les galeries, partout dans le monde, sont désertées par les amateurs. La solution passe par les foires, des déplacements – et des emplacements – coûteux pour un retour sur investissement incertain, surtout dans le Royaume-Uni d'aujourd'hui.

Car si Frieze compte quelques ventes spectaculaires, les négociations y sont difficiles. Certes, la Tate Modern y a fait, comme chaque année, ses achats très médiatisés : un budget de 150 000 livres sterling (170 000 euros) a permis l'acquisition d'œuvres des Britanniques Sonia Boyce et Claudette Johnson, de la Chilienne Johanna Unzueta et de l'Italien Giorgio Griffa, qui iront enrichir les collections du musée londonien. Parmi les petits jeux qui montent, citons l'Américain Eddie Martinez (né en 1977), dont les tableaux colorés présentés sur le stand de la galerie Timothy-Taylor à des prix s'échelonnant entre 30 000 et 95 000 dollars (26 000 et 82 500 euros) ont tous été vendus dans les premières heures du vernissage.

Au registre des poids lourds, qu'on trouve plutôt sur Frieze Masters, la galerie Van de Weghe a vendu un tableau de Franz Kline pour 8 millions de dollars (7 millions d'euros), le libraire bâlois Jörn Günther un livre d'heures médiéval pour 3 millions d'euros, et, dans un registre plus raisonnable, si on peut dire, les galeristes Lévy Gorvy et Kamel Mennour, qui faisaient stand commun, ont vendu quatre œuvres de François

Morellet à des prix variant entre 250 000 et 300 000 euros. Ce ne sont que quelques exemples, qui montrent toutefois que la situation n'est pas si désespérée qu'on veut bien le dire.

Dans les allées de Frieze London, bondées, l'ambiance est différente. Malgré la présence forte de conservateurs de petits et de grands musées, en quête de nouveauté, on a la sensation que le public vient moins pour voir que pour se montrer. Certes, il est toujours inspirant de croiser Claudia Schiffer, mais on a préféré les tableaux de Nancy Spero (1926-2009) que montrait la galerie Le-long dans une section entièrement consacrée aux femmes, « Social Work », qui regroupe des artistes militantes, actives dans les années 1980. Une façon, disent les organisateurs, de marquer le centenaire de l'accès des femmes britanniques au droit de vote.

Plaque tournante du marché

L'art d'aujourd'hui, tel qu'on le présente dans les foires, a bien du mal à être confronté à celui d'hier, et les marchands qui l'ont compris multiplient ainsi les redécouvertes – ils sont pour l'essentiel regroupés dans une allée de Frieze Masters baptisée « Spotlight ». Dans un stand épatant, Hervé Loevenbruck montre les toiles déjantées de Key Hiraga (1936-2000), un Japonais qui vivait totalement inconnu à Paris dans les années 1960 et s'inspirait du spectacle nocturne de Pigalle pour peindre des tableaux érotico-loufoques rappelant ceux de Bill Copley, en plus dingue si c'est possible.

Dans un autre registre, ne pas rater le stand du libraire Peter Harrington qui reconstruit une histoire de l'imprimerie, depuis une page de la Bible imprimée par Gutenberg vers 1455 jusqu'à la brochure présentant, en 1984, le premier ordinateur Macintosh d'Apple, en passant par le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* de Galilée, imprimé en 1632, ou *La Boîte-en-valise* conçue par Marcel Duchamp en 1958.

Mais ce qui animait le plus les marchands présents à Frieze,



« Sans titre », de Key Hiraga (1971, huile sur toile). GALERIE LOEVENBRUCK, PARIS. THE ESTATE OF KEY HIRAGA / F. GOUSSET

Nombre de marchands d'art envisagent de transporter leurs pénates à Bruxelles ou à Paris

du moins ceux d'entre eux basés à Londres, c'est la question du Brexit. Le commerce déteste l'incertitude, et nombre d'entre eux, comme les banquiers, envisagent de transporter leurs pénates à Bruxelles ou à Paris. La raison en est simple : Londres est une plaque tournante du marché parce que la TVA à l'importation sur les œuvres d'art (5 %) est la plus basse des pays européens.

Un Français, un Espagnol, un Néerlandais qui achetaient un tableau à New York – qui reste la plus importante place de marché du monde – avaient tout intérêt à le faire transiter par la Grande-Bretagne, où il était dédouané, avant de l'expédier chez eux sans plus de frais grâce à la libre circulation intracommunautaire. Cette situation risque de prendre fin le 29 mars 2019.

L'autre interrogation concerne les visas. Ils sont devenus plus difficiles à obtenir pour les résidents de certains pays, et en premier lieu les Russes, à cause de la crispation des relations diplomatiques entre Londres et Moscou. Symbole de cette fâcherie, le milliardaire Roman Abramovitch – pourtant propriétaire du club de football de Chelsea et d'une maison à Kensington acquise, selon la presse britannique, pour 90 millions de livres, mais aussi des deux tableaux les plus chers de l'histoire de l'art britannique, un Bacon et un Freud –, n'a plus de visa depuis le printemps. Les avoirs déclarés des citoyens russes en Grande-Bretagne étaient estimés à 22 milliards de livres en 2017, mais certains les pensent bien plus élevés, et pas toujours d'origine bien nette. Eux aussi songent à faire leurs valises.

Or, et c'est le paradoxe de Frieze, la clientèle est essentiellement d'origine étrangère. Sauf quelques figures très médiatiques comme le footballeur David Beckham, le Londonien « de souche » collectionne peu. Les employés forts riches de la City sont ravis à leurs écrans ou à leur téléphone du matin au soir, et n'ont pas le temps, ni sans doute l'envie, d'aller dans les galeries. Au début des années 1990, le marché de l'art contemporain britannique était d'un niveau proche de zéro. Le pays comptait moins d'amateurs que la Belgique ou l'Allemagne. Dix ans plus tard, grâce à des événements comme Frieze, mais aussi à l'activisme de collectionneurs-marchands comme l'ancien publicitaire Charles Saatchi, il avoisinait les 500 millions de livres par an. Toutes les grandes galeries du monde ouvraient leur succursale à Londres. Aujourd'hui, après les États-Unis et la Chine, c'est la troisième place du monde pour le marché de l'art. Et demain ? ■

HARRY BELLET

Frieze London et Frieze Masters.
Regent's Park, Londres.
De 12 heures à 19 heures, jusqu'au
7 octobre à 18 heures.
Frieze.com/fairstrieze-london